

R O M E
S A U V É E,
T R A G E D I E,

De M. DE VOLTAIRE.

Représentée pour la première fois à Paris par les
Comédiens Français Ordinaires du Roi, au mois
de Février 1752.

Vincit amor patriæ laudumque immensa cupido.
Virg. Encid. VI.



A B E R L I N,
Chez ÉTIENNE DE BOURDEAUX, Libraire du Roi
& de la Cour.



A C T E U R S.

CATILINA.

CICERON.

AURELIE.

CÉSAR.

CETHEGUS.

LENTULUS.

CATON.

MARTIAN.

CLODIUS.

Sénateurs , Conjurés , Chef de Licteurs ,
Affranchis , Licteurs.



La Scène est à Rome au Capitole.



R O M E
S A U V ¹ É E.



A C T E P R E M I E R.



S C E N E P R E M I E R E.

CATILINA *assis, tenant la Liste des Proscrits.*



Rateur insolent, qu'un vil peuple seconde ;
Assis au premier rang des Citoyens du monde ;
Tu vas tomber du faite où Rome t'a placé :
Inflexible Caton, vertueux insensé,
Ennemi de ton siècle, esprit dur & farouche ;

Ton terme est arrivé, ton imprudence y touche.
Fier Sénat de Tyrans, qui tient le monde aux fers,
Tes fers sont préparés, tes tombeaux sont ouverts.
Que ne puis-je en ton sang, impérieux Pompée,
Eteindre de ton nom la splendeur usurpée !
Que ne puis-je opposer à ton éclat fatal,
Ce César que tu crains, & déjà ton rival !
Quoi ! César, comme moi, factieux dès l'enfance,
Avec Catilina n'est point d'intelligence ?

4 R O M E S A U V É E ,
Mais le piège est tendu , je prétends qu'aujourd'hui }
Le Trône qui m'attend soit préparé par lui.
Il faut employer tout , jusqu'à Cicéron même :
Ce César que je crains , mon épouse que j'aime ;
Sa docile tendresse , en cet affreux moment ,
De mes sanglans projets est l'aveugle instrument.
Tout ce qui m'appartient doit être mon complice ,
Je veux que l'amour même à mon ordre obéisse :
Titres chers & sacrés & de pere & d'époux ,
L'ambition l'emporte , évanouissez-vous.

S C E N E I I .

CATILINA , CETHEGUS.

CATILINA.

EH bien ! cher Céthégus , tandis que la nuit sombre
Cache encor nos destins & Rome dans son ombre ,
Avez-vous réunis les Chefs des Conjurés ?

CETHEGUS.

Ils viendront dans ces lieux du Consul ignorés ,
Sous ce portique même , & près du Temple impie
Où domine un Sénat tyran de l'Italie.
Ils ont renouvelé leurs sermens & leur foi.
Mais tout est-il prévu ? César est-il à toi ?
Seconde-t'il enfin Catilina qu'il aime ?

CATILINA.

Cet esprit dangereux n'agit que pour lui-même.

CETHEGUS.

Conspirer sans César ?

CATILINA.

Ah ! je l'y veux forcer.

Mes soldats en son nom vont surprendre Preneste ;
César est soupçonné , je te réponds du reste.
Ce Consul violent va bien-tôt l'accuser.
Pour se vanger de lui César va tout oser.

Rien n'est si dangereux que César qu'on irrite ;
C'est un lion qui dort, & que ma main excite :
Je veux que Cicéron réveille son courroux,
Et le force lui-même à combattre pour nous.

CETHEGUS.

Mais Nonnius enfin dans Preneste est le maître,
Il aime la Patrie, & tu dois le connaître ;
Tes soins pour le tenter ont été superflus :
Que faut-il décider du sort de Nonnius ?

CATILINA.

Je t'entends. Tu sçais trop que sa fille m'est chère.
Ami, j'aime Aurelie, & ne crains point son père.
Quand il sçut que sa fille avoit conçu pour moi
Le tendre sentiment qui la tient sous ma loi ;
Quand sa douleur injuste & sa colére vaine,
Eurent tenté sans fruit de briser notre chaine ;
A cet hymen enfin, quand il a consenti,
Sa faiblesse a tremblé d'offenser son parti.
Il a craint Cicéron ; mais mon heureuse adresse
Avance mes desseins par sa propre faiblesse.
J'ai moi-même exigé par un serment sacré
Que ce nœud clandestin fût encore ignoré ;
Toi seul & Lentulus êtes dépositaires
De ce secret utile à nos sanglans mystères :
Le Palais d'Aurelie au Temple nous conduit ;
C'est - là qu'en sûreté j'ai moi-même introduit
Les armes, les flambeaux, l'appareil du carnage ;
De nos vastes succès mon hymen est le gage,
Plus que nos Conjurés mon amour m'a servi ;
C'est à l'aspect des Dieux d'un indigne ennemi,
Sous les murs du Sénat, sous sa voute sacrée,
Que de tous nos tirans la mort est préparée.
(*Aux Conjurés qui sont au fond du Théâtre*)
Vous, courez dans Preneste, où nos amis secrets
Ont du nom de César voilé leurs intérêts ;
Que Nonnius surpris ne puisse se défendre.
Vous, près du Capitole allez soudain vous rendre ;
Rassemblez en secret vos braves Vétérans.

6 ROME SAUVÉE,

(à Cethegus.)

Toi, conduis d'un coup d'œil tous ces grands mouvemens.

SCENE III.

AURELIE, CATILINA.

AURELIE.

A H! calmez les horreurs dont je suis poursuivie ,
Cher époux , essuyez les larmes d'Aurelie.
Quel trouble, juste Ciel ! & quel réveil affreux !
Je vous suis en tremblant sous ces murs ténébreux.
Ces Soldats , que je vois , redoublent mes allarmes ,
On porte en mon Palais des flambeaux & des armes ;
Qui peut nous menacer ? les jours de Marius ,
De Carbon , de Sylla , font-ils donc revenus ?
De ce front si terrible éclairez les ombres.
Vous détournez de moi des yeux tristes & sombres.
Au nom de tant d'amour , & par ces nœuds secrets
Qui joignent nos destins , nos cœurs , nos intérêts ;
Au nom de notre fils , dont l'enfance est si chère ...
Je ne vous parle point des dangers de sa mere ,
Et je ne vois , hélas ! que ceux que vous courez.
Ayez pitié du trouble où mes sens sont livrés.
Expliquez-vous.

CATILINA.

L'honneur , mon état , la fortune ,
Ma sureté , la votre , & la cause commune ,
Exigent ces apprêts qui causent votre effroi.
Si vous daignez m'aimer , si vous êtes à moi ,
Sur ce qu'ont vû vos yeux observez le silence.
Des meilleurs Citoyens j'embrasse la défense ;
Vous voyez le Sénat , le peuple divisés ,
Cette foule de Rois l'un à l'autre opposés ;
L'Italie est en flamme , & dans ces conjonctures ,
Je prends un parti sage , & de justes mesures.

TRAGÉDIE.

7

AURELIE.

Je le fouhaïte, au moins; mais me tromperiez-vous?
 Peut-on cacher son cœur aux cœurs qui sont à nous?
 En vous justifiant vous redoublez ma crainte;
 Dans vos yeux égarés trop d'horreur est empreinte.
 Ciel! que fera mon pere, alors que dans ces lieux
 Ces horribles apprêts viendront frapper ses yeux?
 Souvent les noms de fille, & de pere & de gendre,
 Lorsque Rome a parlé n'ont pû se faire entendre.
 Notre hymen lui déplaît, vous le sçavez assez,
 Mon bonheur est un crime à ses yeux offensés.
 On dit que Nonnius est mandé de Prenceste;
 Quels effets il verra de cet hymen funeste!
 Cher époux, quel usage affreux, infortuné,
 Du pouvoir que sur moi l'amour vous a donné!
 Vous avez un parti; mais Ciceron, mon pere,
 Caton, Rome, les Dieux, sont du parti contraire!
 Peut-être Nonnius va vous perdre aujourd'hui.

CATILINA.

Non, il ne viendra point, ne craignez rien de lui.

AURELIE.

Comment?

CATILINA.

Aux murs de Rome il ne pourra se rendre

Que pour y respecter & sa fille & son gendre:
 Je ne peux m'expliquer, mais souvenez-vous bien,
 Qu'en tout, son intérêt s'accorde avec le mien.
 Croyez, quand il verra qu'avec lui je partage
 De mes justes projets le premier avantage,
 Qu'il sera trop heureux d'abjurer devant moi
 Les superbes Tyrans dont il reçut la loi.
 Je vous ouvre à tous deux, & vous devez m'en croire,
 Une source éternelle & d'honneur & de gloire.

AURELIE.

La gloire est bien douteuse, & le péril certain.
 Que voulez-vous? Pourquoi forcer votre destin?
 Ne vous suffit-il pas dans la paix, dans la guerre,
 D'être un des Souverains sous qui tremble la terre?

§ ROME SAUVÉE,

Pour tomber de plus haut où voulez-vous monter ?
De noirs pressentimens viennent m'épouvanter.
J'ai trop chéri le joug où je me suis soumise :
Voilà donc cette paix que je m'étois promise ?
Ce repos de l'amour que mon cœur a cherché ?
Les Dieux m'en ont puni , & me l'ont arraché.
Dès qu'un léger sommeil vient fermer mes paupières ,
Je vois Rome embrasée & des mains meurtrières ,
Des supplices, des morts, des fleuves teints de sang ;
De mon pere au Sénat je vois percer le flanc ;
Vous-même environné d'une troupe en furie ,
Sur des monceaux de morts exhalant votre vie ,
Des torrens de mon sang répandus par vos coups ,
Et votre épouse enfin mourante auprès de vous.
Je me lève, je fuis ces images funèbres ,
Je cours, je vous demande au milieu des ténèbres ,
Je vous retrouve, hélas ! & vous me replongez
Dans l'abîme des maux qui me sont présagés.

CATILINA.

Allez , Catilina ne craint point les augures ,
Et je veux du carnage , & non point des murmures,
Quand je fers & l'Etat, & vous, & mes amis.

AURELIE.

Ah, cruel ! est-ce ainsi que l'on sert son pays ?
J'ignore à quels desseins ta fureur s'est portée :
S'ils étoient généreux , tu m'aurois consultée ;
Nos communs intérêts sembloient te l'ordonner ;
Si tu feins avec moi, je dois te soupçonner :
Tu te perdras. Déjà ta conduite est suspecte
A ce Consul sévère, & que Rome respecte.

CATILINA.

Cicéron respecté ! lui ? mon lâche rival ?

SCÈNE IV.

MARTIAN, AURELIE, CATILINA.

MARTIAN.

Signeur, Ciceron vient près de ce lieu fatal;
Par son ordre bien-tôt le Sénat se rassemble.
Il prétend vous parler.

AURELIE.

Catilina! je tremble,

A cet ordre subit, à ce funeste nom.

CATILINA.

Mon épouse trembler au nom de Ciceron ?
Que Nonnius séduit le craigne & le révère.
Qu'il flétrisse à son gré son rang, son caractère,
Qu'il serve, s'il le veut, je plaindrai son erreur,
Mais de vos sentimens j'attens plus de grandeur.
Allez souvenez-vous que vos nobles ancêtres
Choissoient autrement leurs Consuls & leurs Maîtres:
Quoi! vous femme & Romaine, & du sang de Neron,
Vous seriez sans orgueil & sans ambition ?
Il ne faut aux grands cœurs.

AURELIE.

Tu crois le mien timide,

La seule cruauté te paroît intrépide,
Tu m'oses reprocher d'avoir tremblé pour toi ?
Le Consul va paroître, adieu, méconnois moi!
Apprends que cette épouse à tes loix trop soumise,
Que tu devrois aimer, que ta fierté méprise,
Qui ne peut te changer, qui ne peut t'attendrir,
Plus Romaine que toi peut t'apprendre à mourir.

CATILINA.

Que de chagrins divers il faut que je dévore !
Ciceron que je vois est moins à craindre encore.

S C E N E V.

CICERON, CATILINA.

CICERON.

Avant que le Sénat se rassemble à ma voix,
Je viens, Catilina, pour la dernière fois,
Apporter le flambeau sur le bord de l'abîme
Où votre aveuglement vous conduit par le crime.

CATILINA.

Qui vous ?

CICERON.

Moi ?

CATILINA.

C'est ainsi que votre inimitié...

CICERON.

C'est ainsi que s'explique un reste de pitié ;
Vos cris injurieux, votre plainte frivole
Ont assez fatigué les murs du Capitole ;
Vous feignez de penser que Rome & le Sénat
Ont avili par moi l'honneur du Consulat.
Concurrent malheureux, à cette place insigne
Votre orgueil l'attendoit : mais en étiez-vous digne ?
La valeur d'un soldat, le nom de vos Ayeux,
Les prodigalités d'un jeune ambitieux,
Ces jeux & ces festins qu'un vain luxe prépare,
Étoient-ils un mérite assez grand, assez rare
Pour vous faire espérer de dispenser des loix
Au Peuple souverain qui regne sur les Rois ?
A vos prétentions j'aurois cédé peut-être,
Si j'avois vû dans vous ce que vous deviez être ;
Vous pouviez de l'Etat être un jour le soutien,
Mais pour être Consul devenez Citoyen.
Croyez-vous affoiblir ma gloire & ma puissance
En décrivant mes soins, mon état, ma naissance ?

Dans ces tems malheureux, dans nos jours corrompus,
Faut-il des noms à Rome ? il lui faut des vertus.
Ma gloire, & je la dois à ces vertus sévères,
Est de ne rien tenir des grandeurs de mes peres,
Mon nom commence en moi: de votre honneur jaloux
Tremblez que votre nom ne finisse dans vous.

CATILINA.

Vous abusez beaucoup, Souverain d'une année,
De votre autorité passagère & bornée.

CICERON.

Si j'en avois usé vous seriez dans les fers,
Vous l'éternel appui des Citoyens pervers;
Vous qui de nos Autels souillant les privilèges,
Portez jusqu'aux lieux saints vos fureurs sacrilèges,
Qui comprez tous vos jours & marquez tous vos pas
Par des plaisirs affreux & des assassinats;
Qui sçavez tout braver, tout oser, tout enfreindre;
Vous enfin qui sans moi seriez peut-être à craindre;
Vous avez corrompu tous les dons précieux
Que pour un autre usage ont mis en vous les Dieux;
Courage, adresse, esprit, graces, fierté sublime,
Tout dans votre ame aveugle est l'instrument du crime;
Je detournois de vous mes regards paternels,
Qui veilloient aux destins du reste des mortels;
Ma voix que craint l'audace, & que le faible implore,
Dans le rang des Verrés ne vous mit pas encore;
Mais devenu plus fier par tant d'impunité,
Jusqu'à trahir l'Etat vous avez attenté:
Le désordre est dans Rome, il est dans l'Etrurie.
On parle de Preneste, on souleve l'Ombrie;
Les Soldats de Sylla de carnage alterez,
Sortent de leur retraite au meurtre préparez;
Mallius en Toscane arme leurs mains féroces,
Les coupables soutiens de leurs crimes atroces
Sont tous vos partisans déclarés ou secrets,
Partout le nœud du crime unit vos intérêts.
Ah! sans qu'un jour plus grand éclaire ma justice,
Sçachez que je vous crois leur chef ou leur complice.

I₂ R O M E S A U V É E ,

Que j'ai partout des yeux qui percent vos desseins,
Que malgré vous encore il est de vrais Romains,
Que ce cortège affreux d'amis vendus au crime
Sentira comme vous l'équité qui m'anime;
Vous n'avez vû dans moi qu'un rival de grandeur,
Voyez-y votre Juge & votre accusateur,
Qui va dans un moment vous forcer de répondre
Au tribunal des Loix qui doivent vous confondre;
Des Loix qui se taisoient sur vos crimes passés,
De ces Loix que je vange & que vous renversez.

CATILINA.

Je vous ai déjà dit, Seigneur, que votre place
Avec Catilina permet peu cette audace;
Mais je veux pardonner des soupçons si honteux
En faveur de l'Etat que nous servons tous deux.
Je fais plus, je respecte un zèle infatigable,
Aveugle, je l'avoue, & pourtant estimable;
Ne me reprochez plus tous mes égaremens
D'une ardente jeunesse impétueux enfans,
Le Sénat m'en donna l'exemple trop funeste,
Cet emportement passé, & le courage reste.
Ce luxe, ces excès, ces fruits de la grandeur
Sont les vices du tems & non pas de mon cœur.
Songez que cette main servoit la République,
Que Tribun en Asie, & Préteur en Affrique,
J'ai malgré nos excès & nos divisions
Rendu Rome terrible aux yeux des Nations;
Moi, je la trahirois! moi qui l'ai sçu défendre!

CICERON.

Marius & Sylla qui la mirent en cendre
Ont mieux servi l'Etat & l'ont mieux défendu.
Les tyrans ont toujours quelque ombre de vertu
Ils soutiennent les Loix avant de les abatre.

CATILINA.

Ah! si vous soupçonnez ceux qui sçavent combattre,
Accusez donc César, & Pompée, & Crassus;
Pourquoi fixer sur moi vos yeux toujours déçus
Parmi tant de Guerriers dont on craint la puissance

Pourquoi suis-je l'objet de votre défiance ?
 Pourquoi me choisir, moi ! par quel zèle emporté ?

CICERON

Vous-meme, jugez-vous, vous l'avez mérité.

CATILINA.

Non, mais j'ai trop daigné m'abaïser à l'excuse ;
 Et plus je me défends, plus Cicéron m'accuse :
 Si vous avez voulu me parler en ami ,
 Vous vous êtes trompé, je suis votre ennemi.
 Si c'est en Citoyen, comme vous je crois l'être ;
 Et si c'est en Consul, ce Consul n'est pas maître ;
 Il préside au Sénat, mais je veux l'y braver.

CICERON.

J'y punis les forfaits, tremble de m'y trouver ;
 Malgré toute ta haine à mes yeux méprisable,
 Je t'y protégerai si tu n'es pas coupable ;
 Fuis Rome si tu l'es.

CATILINA.

C'en est trop ; arrêtez.

C'est trop souffrir le zèle où vous vous emportez !
 De vos vagues soupçons j'ai dédaigné l'injure,
 Mais après tant d'affronts que mon orgueil endure
 Je veux que vous sçachiez que le plus grand de tous
 Est d'être protégé d'un homme tel que vous.

SCÈNE VI.

CICERON.

LE traître pense-t-il, à force d'insolence,
 Par sa fausse grandeur prouver son innocence ?
 Tu ne peux m'imposer ; perfide, ne crois pas
 Eviter l'œil vangeur attaché sur tes pas.

SCÈNE VII.

CICÉRON, CATON.

EH bien, sage Caton, Rome est-elle en défense ?

CATON.

Vos ordres sont suivis, ma prompte vigilance
A dispersé déjà ces braves Chevaliers,
Qui sous vos étendarts marcheront les premiers;
Mais je crains tout du peuple & du Sénat lui-même.

CICÉRON.

Du Sénat ?

CATON.

Ennyvré de sa grandeur suprême,
Dans la division il se forge des fers.

CICÉRON.

Les vices des Romains ont vengé l'univers,
Je le sçai, je le vois, la liberté chancelle.
Mais Rome a des Catons, j'espère encor pour elle.

CATON.

Ah! qui sert son pays sert souvent un ingrat,
Votre mérite même irrite le Sénat.

Il voit d'un œil jaloux un éclat qui l'offense.

CICÉRON.

Les regards de Caton seront ma récompense.
Au torrent de mon siècle, à son iniquité,
J'oppose ton suffrage & la posterité.
Faisons notre devoir, les Dieux feront le reste.

CATON.

Eh! comment résister à ce torrent funeste,
Quand je vois dans ce Temple aux vertus élevé
L'infâme trahison marcher le front levé?
Croit-on que Mallius, cet indigne rébelle,
Ce Tribun de Soldats, subalterne infidelle,

De la guerre civile arborât l'étendart ?
 Qu'il osât s'avancer vers ce sacré rempart ?
 Qu'il eut pû fomenter ces ligues ménaçantes ,
 S'il n'étoit soutenu par des mains plus puissantes ?
 Si quelque rejetton de nos derniers tyrans ,
 N'allumoit en secret des feux plus dévorans ?
 Les premiers du Sénat nous trahissent peut-être.
 Des cendres de Sylla , des tyrans vont renaître.
 César fut le premier que mon cœur soupçonna
 Oui, j'accuse César.

CICERON.

Et moi Catilina.

De brigues , de complots , de nouveautés avide ,
 Vaste dans ses projets , impétueux , perfide ,
 Plus que César encor je le crois dangereux ,
 Beaucoup plus téméraire , & bien moins généreux ,
 Avec art quelquefois , souvent à force ouverte ,
 Vain rival de ma gloire , il conspira ma perte ;
 Aujourd'hui qu'il médite un plus grand attentat ,
 Je ne crains rien pour moi , je crains tout pour l'Etat.
 Je viens de lui parler , j'ai lû sur son visage ,
 J'ai vû dans ses discours son audace , sa rage ,
 Et la sombre hauteur d'un esprit affermi ,
 Qui se lasse de feindre & parle en ennemi.
 Je préviendrai sa rage.

CATON.

Oui , le crime est dans Rome ,
 Mais pour sauver l'Etat il suffit d'un grand homme.

CICERON.

Si Caton me seconde il suffit de nous deux ,
 Les méchans réunis en sont moins dangereux.
 César peut conspirer , mais je connois son ame ;
 Je sçai quel noble orgueil le domine & l'enflamme ;
 Ce cœur ambitieux ne peut être abbatu ,
 Jusqu'à servir un lâche , un tyran sans vertu.
 Il aime Rome encore , il ne veut point de maître ,
 Mais je prévois trop bien qu'un jour il pourra l'être.
 Si le traître l'entraîne à son parti fatal ,

16 ROME SAUVÉE,
S'il se joint à César, il se donne un rival ;
Par leur désunion Rome sera sauvée :
Allons , n'attendons pas que de sang abreuvée
Elle tende vers nous ses languissantes mains ,
Et qu'on donne des fers au reste des humains.

Fin du premier Acte.



A C T E I I.

SCENE PREMIERE.

CATILINA, CETHEGUS.

CATILINA.

Cethegus, l'heure approche, où cette main hardie
Doit de Rome & du monde allumer l'incendie.

CETHEGUS.

Hâtons l'instant fatal , il peut nous échapper ,
J'écoutois Ciceron , & j'allois le frapper ,
Si j'avois remarqué qu'il eût eu des indices
Du danger qu'il soupçonne & du nom des complices.

CATILINA.

Non, Céthegus, crois moi, ce coup prématuré
Souleveroit un peuple inconstant , égaré ,
Armeroit le Sénat , qui flotte & qui s'arrête ;
La tempête à la fois doit fondre sur leur tête :
Que Rome & Ciceron tombent du même fer ,
Que la foudre en grondant les frappe avec l'éclair,
Lentulus viendra-t'il ?

CETHEGUS.

Compte sur son audace :
Tu sçais comme ébloui des grandeurs de sa race
A partager ton regne il se croit destiné,

CATILINA.

TRAGÉDIE.

17

CATILINA.

Qu'à cet espoir frivole il rette abandonné,
 Conjuré sans génie, & soldat intrépide,
 Il peut servir beaucoup, mais il faut qu'on le guide.
 Et le fier Clodius ?

CETHEGUS.

Il voudroit de ses mains
 Ecraser s'il pouvoit l'idole des Romains;
 Mais il balance encor.

CATILINA.

Je pense le connoître :
 Il se déclarera dès qu'il me verra maître :
 Mais César, Aurelie occupent mon esprit,
 L'une d'un trouble affreux, & l'autre de dépit.

CETHEGUS.

Je conçois que César t'inquiète & te gêne ;
 Je n'ai jamais compté sur cette ame hautaine :
 Mais peux-tu redouter une femme & des pleurs ?
 Laisse-lui les remords, laisse-lui les terreurs,
 Tu l'aimes, mais en maître ; & ton amour docile
 Est de tes grands desseins un instrument utile.

CATILINA.

Ce n'est pas le remord qui s'empare de moi,
 La pitié pour l'Etat, bien moins encor l'effroi ;
 Mais ces liens secrets, une épouse adorée,
 La naissance d'un fils, une mere éplorée,
 Un cœur qui m'idolatre, & qui dans ce grand jour
 Peut payer de son sang ce malheureux amour ;
 Te dirai-je encor plus, l'involontaire hommage
 Que la vertu trompée arrache à mon courage,
 Et ce respect secret qu'il me faut déguiser
 Jusqu'à forcer mon ame à la tyranniser :
 Voilà ce qui me trouble, & ce cruel orage
 Ne pourra s'apaiser qu'au milieu du carnage.

CETHEGUS.

Peut-elle nous trahir ?

CATILINA.

Non, je connois son cœur.
 Mais de tous nos desseins perçant la profondeur,
 Son œil s'en effarouche, & son ame effrayée
 Gémit dans les horreurs dont elle dévorée.

Ciel! se peut-il qu'un cœur que mes mains ont formé;
 De préjugés Romains soit encor animé?
 O Rome! ô nom puissant! Liberté trop chérie,
 Quoi! dans ma maison même on parle de Patrie?

CETHEGUS.

Ne songeons qu'à César; nos femmes, nos enfans
 N'ont pas droit d'occuper ces précieux instans.
 A ta longue amitié si César infidelle
 Refuse la grandeur qui par ta voix l'appelle,
 Dans le rang des Proscrits faut-il placer son nom?
 Faut-il confondre enfin César & Cicéron?

CATILINA.

Sans doute il le faudra: si par mon artifice
 Je ne puis réussir à m'en faire un complice,
 En un mot, si mes soins ne peuvent le fléchir,
 Si César est à craindre, il faut s'en affranchir.
 Mais déjà Lentulus vers nous se précipite,
 Et je lis dans ses yeux la fureur qui l'agite.

SCÈNE I I.

CATILINA, LENTULUS, CETHEGUS.

LENTULUS.

T Andis que ton armée approche de ces lieux,
 Sçais-tu ce qui se passe en ces murs odieux?

CATILINA.

Je sçais que d'un Consul la sombre défiance
 Se livre à des terreurs qu'il appelle prudence.
 Sur le Vaisseau public, ce Pilote égaré
 Présente à tous les vents un flanc mal assuré:
 Il s'agite au hazard, à l'orage il s'apprête,
 Sans sçavoir seulement d'où viendra la tempête.

LENTULUS.

Il la prévoit du moins: des Chevaliers Romains
 Déjà du Champ de Mars occupent les chemins;
 Petreius est mandé vers la porte colline,
 Il envoie à Preneste, on marche à Terracine,
 Il sera dans une heure instruit de ton dessein.

CATILINA.

En recevant le coup il connoîtra la main,
 Une heure me suffit pour mettre Rome en cendre,
 Cicéron contre moi ne peut rien entreprendre.
 Ne crains rien du Sénat, ce corps faible & jaloux
 Avec joie en secret l'abandonne à nos coups.
 Ce Sénat divisé, ce monstre à tant de têtes,
 Si fier de sa noblesse, & plus de ses conquêtes;
 Voit avec les transports de l'indignation,
 Les Souverains des Rois respecter Cicéron:
 Lucullus, Clodius, les Nerons, César même,
 Frémissent comme nous de sa grandeur suprême,
 Ce Samnite arrogant croit leur donner la loi.
 Il a dans le Sénat plus d'ennemis que moi.
 César n'est point à lui, Crassus le sacrifie.
 J'attens tout de ma main, j'attens tout de l'envie,
 C'est un homme expirant qu'on voit d'un faible effort
 Se débatre & tomber dans les bras de la mort.

LENTULUS.

Oui, nous le haïssons, mais il parle, il entraîne,
 Il fait pâlir l'envie, il subjugue la haine;
 J'è le crains au Sénat.

CATILINA.

Je le brave en tous lieux;
 J'entens avec mépris ses cris injurieux.
 Qu'il déclame à son gré jusqu'à sa dernière heure.
 Qu'il triomphe au Sénat, qu'on l'admire & qu'il meure,
 Vers ces lieux souterains nous allons rassembler
 Ces Vengeurs, ces Héros prêts à se signaler.
 Rassurez cependant mon épouse éperdue,
 A nos grands intérêts accoutumez sa vûe,
 Que de ces lieux, surtout, on écarte ses pas:
 Je crains de son amour les funestes éclats.
 Ce terrible moment n'est point fait pour les larmes,
 Et surtout sa vertu fait naître mes allarmes.
 Allez, je vous attens, César vient, laissez-moi
 De ce génie altier tenter encor la foi.

SCENE III.

CATILINA, CESAR.

CATILINA:

EH bien, César, eh bien ? toi de qui la fortune
 Dès le tems de Sylla me fut toujours commune ;
 Toi, dont j'ai présagé les éclatans destins ;
 Toi, né peut-être un jour le premier des Romains,
 N'es-tu donc aujourd'hui que le premier esclave
 Du fameux Plebeien qui t'irrite & te brave ?
 Tu le hais, je le sçais, & ton œil pénétrant
 Voit pour s'en affranchir ce que Rome entreprend,
 Et tu balancerois, & ton ardent courage
 Craindroit de nous aider à fortir d'esclavage ?
 Des destins de la terre il s'agit aujourd'hui,
 Et César souffrirait qu'on les changeât sans lui ?
 Quoi ! n'es-tu plus jaloux du nom du grand Pompée ?
 Ta haine pour Caton s'est-elle dissipée ?
 N'es-tu pas indigné de servir les Autels,
 Quand Cicéron préside au destin des mortels ?
 Quand l'obscur habitant des rives du Fiboëne
 Siège au-dessus de toi sur la pourpre Romaine,
 Serviras-tu long-tems sous ces Rois fastueux ?
 Cet heureux Lucullus, brigand, voluptueux,
 Fatigué de sa gloire, ennyvré de mollesse :
 Un Crassus étonné de sa propre richesse,
 Dont l'opulence avide, osant nous insulter,
 Asserviroit l'Etat s'il daignoit l'acheter.
 Ah ! de quelque côté que tu jettes la vue,
 Vois Rome turbulente ou Rome corrompue ;
 Vois ces lâches Vainqueurs en proie aux factions,
 Disputer, dévorer le sang des Nations ;
 Le monde entier t'appelle & tu restes paisible.
 Veux-tu laisser languir ce courage invincible ?
 De Rome qui te parle as-tu quelque pitié ?
 César est-il fidèle à ma tendre amitié ?

CESAR.

Oui, si dans le Sénat on te fait injustice,

César te défendra, compte sur mon service;
Je ne peux te trahir, n'exige rien de plus.

CATILINA.

Et tu bornerois-là tes vœux irrésolus?
C'est à parler pour moi que tu peux te réduire?

CESAR.

J'ai péché tes projets; je ne veux pas leur nuire;
Je peux leur applaudir, je n'y veux pas entrer.

CATILINA.

J'entens, pour les heureux tu veux te déclarer.
Des premiers mouvemens spectateur immobile,
Tu veux ravir les fruits de la guerre civile,
Sur nos communs débris établir ta grandeur.

CESAR.

Non, je veux des dangers plus dignes de mon cœur!
Ma haine pour Caton, ma fiere jalousie
Des lauriers dont Pompée est couvert en Asie,
Le crédit, les honneurs, l'état de Cicéron,
Ne m'ont déterminé qu'à surpasser leur nom.
Sur les rives du Rhin, de la Seine & du Tage
La Victoire m'appelle, & voilà mon partage.

CATILINA.

Commence donc par Rome, & songe que demain
J'y pourrais avec toi marcher en Souverain.

CESAR.

Ton projet est bien grand, peut être téméraire,
Il est digne de toi; mais pour ne te rien taire,
Plus il doit t'agrandir, moins il est fait pour moi.

CATILINA.

Comment?

CESAR.

Je ne veux pas servir ici sous toi.

CATILINA.

Ah! crois qu'avec César on partage sans peine.

CESAR.

On ne partage point la grandeur souveraine.
Va, ne te flatte pas que jamais à ton char
L'heureux Catilina puisse attacher César;
Tu m'as vu ton ami, je le suis, je veux l'être;
Mais jamais mon ami ne deviendra mon maître.

Pompée en seroit digne , & s'il l'ose tenter ,
 Ce bras levé sur lui l'attend pour l'arrêter.
 Sylla , dont tu reçus la valeur en partage ,
 Dont j'estime l'audace , & dont je hais la rage ,
 Sylla nous a réduits à la captivité ;
 Mais s'il ravit l'Empire , il l'avoit mérité.
 Il soumit l'Helespont , il fit trembler l'Euphrate ,
 Il subjuga l'Asie , il vainquit Mytridate.
 Qu'as-tu fait ? Quels Etats , quels fleuves , quelles mers ,
 Quels Rois par toi vaincus ont adoré nos fers ?
 Quels triomphes encore ont signalé ta vie ?
 Pour oser dompter Rome il faut l'avoir servié.
 J'ignore mon destin ; mais si j'étois un jour
 Forcé par les Romains de regner à mon tour ,
 Avant que d'obtenir une telle victoire ,
 Je serai digne d'eux , & je veux que leurs fers ,
 D'eux-mêmes respectés , de lauriers soient couverts.

CATILINA.

Le moyen que je t'offre est plus aisé peut-être.
 Qu'étoit donc ce Sylla qui s'est fait notre maître ?
 Il avoit une armée , & j'en forme aujourd'hui ;
 Il m'a falu créer ce qui s'offroit à lui :
 Il profita des tems , & moi je les fais naître ;
 Je ne dis plus qu'un mot , il fut Roi , je veux l'être.
 Veux-tu de Cicéron subir ici la loi ,
 Vivre son courtisan , ou regner avec moi ?

CESAR.

Je ne veux l'un ni l'autre : il n'est pas tems de feindre ,
 J'estime Cicéron , sans l'aimer ni le craindre ;
 Je t'aime , je l'avoue , & je ne te crains pas.
 Divise le Sénat , abaisse des ingrats ,
 Tu le peux , j'y consens ; mais si ton ame aspire
 Jusqu'à m'oser soumettre à ton nouvel empire ,
 Ce cœur sera fidèle à tes secrets desseins ,
 Et ce bras combattra l'ennemi des Romains.

SCENE IV.

CATILINA.

AH qu'il serve, s'il l'ose, au dessein qui m'anime,
 Et s'il n'en est l'appui, qu'il en soit la victime;
 Sylla vouloit le perdre, il le connoissoit bien;
 Son génie en secret est l'ennemi du mien:
 Je ferai ce qu'enfin Sylla craignit de faire.

SCENE V.

CATILINA, LENTULUS, CETHEGUS.

LENTULUS.

C'Estar nous seroit-il favorable ou contraire?

CATILINA.

Sa stérile amitié nous offre un foible appui;
 Il faut & nous vanger & nous servir de lui:
 Nous avons des soutiens plus surs & plus fidèles.
 Les voici, les Heros vangeurs de nos querelles.

SCENE VI.

CATILINA, LES CONJURE'S, CETHEGUS,

LENTULUS.

CATILINA.

Venez, noble Pison, vaillant Statilius,
 Intrépide Vargonte, ardent Septimius,
 Vous tous braves Guerriers, de tout rang, de tout âge,
 Des plus grands des humains redoutable assemblée;
 Venez, vainqueurs des Rois, vangeurs des Citoyens,
 Vous tous, mes vrais amis, mes égaux, mes soutiens,
 Encor quelques momens, un Dieu qui nous seconde
 Va mettre entre vos mains les dépouilles du monde,

De trente Nations malheureux Conquérens,
 La peine étoit pour vous, le fruit pour vos tyrans.
 Vos mains n'ont subjugué Tygrane & Mitridate,
 Votre sang n'a rougi les ondes de l'Euphrate
 Que pour enorgueillir d'indignes Sénateurs,
 De leurs propres appuis laches persécuteurs.
 Grands par vos travaux seuls, & qui pour récompense
 Vous permettent de loin d'adorer leur puissance.
 Le jour de la vengeance est arrivé pour vous.
 Je ne propose point à votre fier courroux
 Des travaux sans péril & des meurtres sans gloire,
 Vous pourriez dédaigner une telle victoire.
 A vos cœurs généreux je promets des combats.
 Que tous vos ennemis soient livrés au trépas;
 Entrez dans leurs palais, frappez, mettez en cendre
 Tout ce qui prétendra l'honneur de se défendre;
 Mais surtout qu'un concert unanime & parfait
 De nos vastes desseins assure en tout l'effet.
 A l'heure où je vous parle on doit saisir Preneste;
 Des Soldats de Sylla le redoutable reste,
 Par des chemins divers & des sentiers obscurs,
 Du fond de la Toscane avancent vers ces murs.
 Ils arrivent, je fors, & je marche à leur tête,
 Au dehors, au dedans, Rome est notre conquête;
 Je combats Pétréius, & je m'ouvre en ces lieux
 Au pied du Capitole un chemin glorieux.
 C'est là que par les droits que nous donne la guerre,
 Nous montons en triomphe au trône de la terre,
 A ce trône fouillé par d'indignes Romains,
 Mais lavé dans leur sang & vangé par nos mains;
 Cassius & les siens doivent m'ouvrir les portes.
 Vous, des Gladiateurs aurons nous les Cohortes?
 Leur joignez-vous surtout ces braves Vétérans,
 Qu'un odieux repos fatigue trop long-tems?

LENTULUS.

Je dois les amener sitôt que la nuit sombre
 Cachera sous son voile & leur marche & leur nombre,
 Je les armerai tous dans ce lieu retiré.

CATILINA.

Vous, du mont Célius êtes-vous assuré.

MARTIAN.

MARTIAN.

Les Gardes sont séduits, on peut tout entreprendre.

CATILINA.

Vous, au mont Aventin que tout soit mis en cendre;
 Dèsque de Mallius vous verrez les drapeaux,
 A ce signal terrible allumez les flambeaux;
 Aux maisons des Proscrits que la mort soit portée,
 La première victime à mes yeux présentée,
 Vous l'avez tous juré, doit être Ciceron:
 Sacrifiez César, vangez-vous de Caton;
 Eux morts, le Sénat tombe, & nous sert en silence,
 Déjà notre fortune aveugle sa prudence;
 Dans ses murs, sous son temple, à ses yeux, sous ses pas,
 Nous disposons en paix l'appareil du trépas;
 Surtout avant le tems, ne prenez point les armes;
 Que dans le même-tems attaqués & vaincus,
 Ils tombent sous les coups qu'ils n'auront pas prévus,
 Vous avez dans vos mains le destin de la terre;
 Ce n'est point conspirer, c'est déclarer la guerre,
 C'est reprendre vos droits, & c'est vous rélaisir
 De l'Univers dompté qu'on osoit vous ravir.

(*A Cethegus & Lentulus.*)

Vous, de ces grands desseins les Auteurs magnanimes,
 Venez dans le Sénat, venez voir vos victimes,
 De ce Consul encor vous entendrez la voix,
 Croyez qu'il va parler pour la dernière fois.
 Et vous, dignes Romains, jurez sur cette épée,
 Qui du sang des Tyrans sera bientôt trempée,
 Jurez tous de périr ou de vaincre avec moi.

CETHEGUS.

Oui, nous le jurons tous, & par Rome & par toi.

UN AUTRE CONJURE'.

Périssè le Sénat.

CETHEGUS.

Périssè l'infidelle,

Qui pourroit différer de vanger la querelle.
 Si quelqu'un balançoit, qu'il tombe sous nos coups.

CATILINA.

Allez, & cette nuit, Rome entière est à nous.

Fin du second Acte.

D



ACTE III.

SCENE PREMIERE.

CATILINA, CETHEGUS, MARTIAN
& SEPTIME, *Affranchis.*

T CATILINA.
Out est-il prêt enfin, l'armée s'avance-t'elle ?

MARTIAN.

Oui, Seigneur. Mallius à ses sermens fidèle ;
Vient entourer ces murs aux flammes destinés :
Au dehors, au dedans les ordres sont donnés ;
Les Conjurés en foule au carnage s'excitent,
Et des moindres délais leurs courages s'irritent.
Prescrivez le moment où Rome doit périr.

CATILINA.

Sitôt què du Sénat vous me verrez sortir,
Commencez à l'instant vos sanglans sacrifices,
Que du sang des Proscrits les barbares prémices
Consacrent sous vos mains ce redoutable jour.
Observez, Martian, vers cet obscur détour,
Si d'un Consul troublé les ardens Emissaires
Oseroient épier ces terribles mystères.

CETHEGUS.

Peut-être avant le tems faudroit-il l'attaquer
Au milieu du Sénat qu'il vient de convoquer ;
Je vois qu'il prévient tout, & que Rome allarmée.

CATILINA.

Prévient-il Mallius ? Prévient-il mon armée ?
Connoît-il mes projets ? Sçait-il donc sans effroi

Que Mallius n'agit, n'est armé que pour moi ?
 Suis-je fait pour fonder ma fortune & ma gloire
 Sur un vain brigandage & non sur la victoire ?
 Va, mes desseins sont grands autant que mesurés,
 Les Soldats de Sylla sont mes vrais conjurés.
 Quand des mortels obscurs, ou de vils téméraires,
 D'un complot mal tissu forment les nœuds vulgaires,
 Un seul ressort qui manque à leurs pièges tendus,
 Détruit l'ouvrage entier, & l'on n'y revient plus.
 Mais des mortels choisis, & tels que nous le sommes,
 Ces desseins si profonds, ces crimes des grands hommes,
 Cette élite indomptable, & ce superbe choix
 Des descendans de Mars & des vainqueurs des Rois,
 Tous ces ressorts secrets, dont la force assurée
 Trompe de Ciceron la prudence égarée;
 Un feu, dont l'étendue embrase en un instant
 Les Alpes, l'Appenin, l'Aurore & le Couchant,
 Que Rome doit nourrir, que rien ne peut éteindre,
 Voilà notre destin, est-ce à nous à rien craindre ?

CETHEGUS.

Sous le nom de César, Preneste est-elle à nous ?

CATILINA.

C'est là mon premier pas, c'est un des plus grands coups
 Qu'au Consul incertain je porte en assurance,
 Tandis que Nonnius tombe sous ma puissance;
 Tandis qu'il est perdu, je fais courir le bruit,
 Que tout ce grand complot par lui-même est conduit.
 La moitié du Sénat croit Nonnius complice.
 Avant qu'on délibère, avant qu'on s'éclaircisse,
 Avant que le Sénat, si lent dans ses débats,
 ait démêlé le piège où j'ai conduit ses pas,
 Mon armée est dans Rome, & la terre est soumise.
 J'ai droit de l'espérer; mais dans cette entreprise,
 S'il est quelque péril que je dois dédaigner,
 A la tendre Aurelie il les faut épargner.
 Ne souffrons en ces lieux rien qui touche notre ame.

Dij.

Je fais partir de Rome & mon fils & ma femme,
Et dégagé des soins d'un trop tendre intérêt

S C E N E I I.

CATILINA, AURELIE, CETHEGUS.

AURELIE, *une lettre à la main.*

L Is ton fort & le mien, ton crime & ton arrêt.
Voilà ce qu'on m'écrit.

CATILINA.

Quelle main téméraire? ...

Eh bien, j'y reconnois celle de votre pere.

AURELIE.

Lis.

CATILINA *lit.*

„ La mort trop long-tems a respecté mes jours ;
„ Une Fille que j'aime en termine le cours.
„ Je suis trop bien puni en ma triste vieillesse ,
„ De cet hymen affreux qu'a permis ma faiblesse ;
„ Je sçais de votre époux les complots odieux ;
„ César, qui nous trahit, veut m'enlever Preneste ;
„ Vous avez partagé leur trahison funeste ;
„ Repentez-vous, ingrata, ou périssez comme eux. „
(*à Céthégus.*)

Mais comment Nonnius aura-t'il pû connaître
Des secrets qu'un Consul ignore encor peut-être ?

CETHEGUS.

Ce billet peut nous perdre.

CATILINA *à Céthégus.*

Il pourra nous servir.

(*à Aurelie.*)

Il n'est plus tems de feindre, il faut tout éclaircir.
Je vais armer le monde, & c'est pour ma défense ;
Vous, dans ce jour de sang marqué par ma puissance,
voulez-vous préférer un Pere à votre Epoux ?

Pour la dernière fois , puis-je compter sur vous ?

AURELIE.

Eh bien , que prétends-tu ?

CATILINA.

Qu'à mon sort engagée ;

Votre ame désormais ne soit point partagée.

Prenez des sentimens tels qu'en avoient conçus

L'Epouse de Sylla , celle de Marius.

Apprenez que mon camp , qui s'approche en silence ;

Dans une heure au plus tard atteint votre présence.

Que l'auguste Moitié du premier des Romains

S'accoutume à jouir des honneurs souverains.

Partez , & que mon fils destiné pour la guerre ,

Soit porté dans vos bras aux Vainqueurs de la terre ;

Ne rentrez avec lui dans ces murs abhorrés ,

Que quand j'en serai maître , & quand vous régnerez.

AURELIE.

Tu vas, ce jour, dans Rome ordonner le carnage !

CATILINA.

Oui , de mes ennemis je vais punir la rage ;

Tout est prêt, on m'attend.

AURELIE.

Commence donc par moi !

Commence par ce meurtre, il est digne de toi.

Frappe , ingrat : j'aime mieux , avant que tout périsse ;

Expirer par tes mains , que vivre ta complice.

CATILINA.

Qu'au nom de nos liens , votre esprit affermi . . .

CETHEGUS.

Ne désespérez point un époux , un ami.

Tout vous est confié ; la carrière est ouverte ,

Et reculer d'un pas , c'est courir à sa perte.

AURELIE.

Ma perte fut certaine au moment que mon cœur

Reçut de vos conseils le poison séducteur.

Malgré moi , sur vos pas vous m'avez sçu conduire ;

J'aimois , il fut aisé , cruels , de me séduire ;

Et c'est un crime affreux dont on doit vous punir .

Qu'à tant d'atrocités l'amour ait pu servir,
 Dans mon aveuglement, que ma raison déplore,
 Ce reste de raison du moins m'éclaire encore,
 Et fait rougir mon front de l'abus détesté
 Que vous avez tous fait de ma crédulité.
 L'amour me fit coupable, & je ne veux plus l'être :
 Je ne veux plus servir les attentats d'un traître ;
 Je renonce à mes vœux , à toi-même , à ta foi.
 Mes mains , mes propres mains s'armeront contre moi :
 Frappe , & traîne dans Rome embrasée & fumante ,
 Pour le premier exploit , ton épouse expirante.
 Fais périr avec moi l'enfant infortuné
 Que les Dieux en fureur à mes vœux ont donné.
 Que l'horrible destin du nœud qui nous rassemble
 Ne laisse point à Rome un fils qui te ressemble.

CATILINA.

Et c'est donc là ce cœur qui me fut si soumis ?
 Ainsi vous vous rangez parmi mes ennemis ?
 Ainsi dans la plus juste & la plus noble guerre
 Qui jamais décida du destin de la terre,
 Quand je brave un Consul , & Pompée & Caton ,
 Mes plus grands ennemis seront dans ma maison ?
 Les préjugés Romains de votre faible pere
 Arment contre moi-même une épouse si chère ,
 Et vous mêlez enfin la menace à l'effroi.

AURELIE.

Je menace le crime , & je tremble pour toi :
 Dans mes emportemens , vois encor ma tendresse ,
 Frémis d'en abuser , c'est ma seule faiblesse ;
 Crains.

CATILINA.

Cet indigne mot n'est pas fait pour mon cœur ;
 Ne me parlez jamais de paix , ni de terreur ;
 C'est assez m'offenser : écoutez , je vous aime ;
 Mais ne présumez pas que m'oubliant moi-même ,
 J'immole à mon amour ces amis généreux ,
 Mon parti , mes desseins , & l'Empire avec eux ,
 Vous n'avez pas osé regarder la couronne ;

Jugez de mon amour, puisque je vous pardonne ;
Mais sçachez....

AURELIE.

La couronne où tendent tes desseins,
Cet objet du mépris du reste des Romains,
Va, je l'arracherois sur mon front affermie,
Comme un signe insultant d'horreur & d'infamie.
Quoi ! tu m'aimes assez pour ne te point vanger ?
Pour ne me punir pas de t'oser outrager ?
Pour ne pas ajouter ta femme à tes victimes ?
Et moi, je t'aime assez pour arrêter tes crimes,
Et je cours de ce pas....

SCENE III.

CATILINA, AURELIE, LENTULUS, CETHEGUS.

LENTULUS.

Tout est désespéré.

CATILINA.

Que nous dis-tu ?

LENTULUS.

Son pere en nos murs est entré.

AURELIE.

Lui ?

CATILINA.

Prereste en mes mains ne seroit pas remise ;

LENTULUS.

Prereste est en défense, il sçait notre entreprise ;

Un de nos Confidens dans Prereste arrêté

A subi les tourmens, & n'a pas résisté.

Nonnius a tout sçu ; rien ne peut nous défendre ;

Nonnius au Sénat vient accuser son gendre,

Il va chez Ciceron, qui n'est que trop instruit.

AURELIE.

Eh bien, de tes forfaits tu vois quel est le fruit ?

Voilà ces grands desseins où j'aurois dû souscrire,
Ces destins de Sylla, ce trône, cet empire :
Es-tu défabusé ? tes yeux sont-ils ouverts ?

CATILINA.

Je ne m'attendois pas à ce nouveau revers.
Mais me trahissez-vous ?

AURELIE.

Je le devois peut-être ;
Je devois servir Rome en la vangeant d'un traître ,
Mes Dieux m'en avoueroient ; je ferai plus, je veux
Te rendre à la Patrie , & vous sauver tous deux.
Ce cœur n'a pas toujours la faiblesse en partage ;
Je n'ai point tes fureurs, mais j'aurai ton courage ;
L'amour en donne au moins ; j'ai prévu le danger ,
Ce danger est venu , je vais le partager ;
Je vais trouver mon pere , il faudra que j'obtienne
Qu'il m'arrache la vie, ou qu'il sauve la tienne.
Il m'aime, il est facile, il craindra devant moi
D'armer le désespoir d'un gendre tel que toi.
J'irai parler de paix à Cicéron lui-même ;
Ce Consul qui te craint, ce Sénat où l'on t'aime,
Où César te soutient, où ton nom est puissant,
Se tiendront fort heureux de te croire innocent :
On pardonne aisément à ceux qui sont à craindre ;
Répens-toi seulement, mais répens-toi sans feindre ;
Il n'est que ce parti quand on est découvert ;
Il blesse ta fierté, mais tout autre te perd ;
Et je te donne au moins, quoiqu'on puisse entreprendre ,
Le tems de quitter Rome, ou d'oser t'y défendre.
Plus de reproche ici sur tes complots pervers,
Coupable je t'aimois, malheureux je te sers ;
Je mourrai pour sauver & tes jours & ta gloire.
Adieu : Catilina dut apprendre à me croire ;
Je l'avois mérité.

CATILINA.

Que faire, & quel danger !
Arrêtez, le sort change, il me force à changer ;
Je me rends... Je vous cède, il faut vous satisfaire :

Mais

Mais songez qu'un Epoux est pour vous plus qu'un Pere,
Et que dans le péril dont nous sommes pressés,
Si je prends un parti c'est vous qui m'y forcez.

AURELIE.

Je me charge de tout fusse encor de ta haine.
Je te fers, c'est assez, fille, épouse, Romaine,
Voilà tous mes devoirs, je les suis : & le tien,
Est d'égalier un cœur aussi pur que le mien.

SCENE IV.

CATILINA, CETHEGUS, LENTULUS, AFFRANCHIS.

CETHEGUS.

N Ou, tu ne peux changer ton génie invincible,
Animé par l'obstacle il fera plus terrible;
Sans ressource à Preneſte, accusé au Sénat,
Nous pourrions être encor les maîtres de l'Etat;
Nous le ferons trembler même dans les supplices:
Nous avons trop d'amis, trop d'illustres complices,
Un parti trop puissant, pour ne pas éclater.

LENTULUS.

Mais avant le signal on nous peut arrêter;
C'est lorsque dans la nuit le Sénat se sépare
Que le parti s'assemble, & que tout se déclare.
Que faire?

CETHEGUS.

Tu te tais, & tu frémis d'effroi.

CATILINA.

Oui, je frémis du coup que mon sort veut de moi.

LENTULUS.

J'attens peu d'Aurelie, & dans ce jour funeste
Vendre cher notre vie est tout ce qui nous reste.

CATILINA.

Je compte les momens & j'observe les lieux,
Aurelie en flattant ce Vicillard odieux,
En le baignant de pleurs, en lui demandant grace,
E

Suspendra pour un tems sa course & sa menace ;
 Cicéron que j'allarme est ailleurs arrêté,
 C'en est assez , amis , tout est en sûreté :
 Qu'on transporte soudain les armes nécessaires ;
 Aimez tout , Affranchis , Esclaves & Sicaires ,
 Débarrassez l'amas de ces lieux souterrains ,
 Et qu'il en reste encor assez pour mes desseins.
 Vous , fidèle Affranchi , brave & prudent Septime ;
 Et toi , cher Martian , qu'un même zèle anime ,
 Observez Aurelic , observez Nonnius ,
 Allez , & dans l'instant qu'ils ne se voient plus ,
 Abordez-le en secret , parlez-lui de sa fille ,
 Attirez-le en parlant vers ce détour obscur ,
 Qui conduit au chemin de Tibure & d'Auxur :
 Là , saisissant tous deux le moment favorable ,
 Vous . . . Ciel ! que vois-je ?

S C E N E V.

CICERON , CATILINA , CETHEGUS , LENTULUS ;
 AFFRANCHIS , LICTEURS.

CICERON.

Arrête , audacieux coupable ,
 Où portes-tu tes pas ? vous , Céthegus , parlez :
 Sénateurs , Affranchis , qui vous a rassemblez ?

CATILINA.

Bien-tôt dans le Sénat nous pourrons te l'apprendre.

CETHEGUS.

De ta poursuite vaine on saura s'y défendre.

LENTULUS.

Nous verrons si toujours prompt à nous outrager ,
 Le fils de Tullius nous ose interroger.

CICERON.

J'ose au moins demander quels sont ces téméraires ?

TRAGÉDIE.

35

Sont-ils ainsi que vous des Romains Consulaires
Que la loi de l'Etat me force à respecter ,
Et que le Sénat seul ait le droit d'arrêter ?
Qu'on les charge de fers; allez , qu'on les entraîne.

CATILINA.

C'est donc toi qui détruits la liberté Romaine ?
Arrêter des Romains sur tes lâches soupçons !

CICERON.

Ils sont de ton conseil , & voilà mes raisons ;
Vous mêmes frémissés : Licteurs, qu'on m'obéisse.

CATILINA.

Implacable ennemi, poursuis ton injustice ,
Abuse de ta place , & profite du tems ;
Il faudra rendre compte , & c'est où je t'attends.

CICERON.

Qu'on fasse à l'instant même interroger ces traitres.

Va , je pourrai bientôt traiter ainsi leurs maîtres ;

J'ai mandé Nonnius , il sçait tous tes desseins.

J'ai mis Rome en défense & Preneste en mes mains ;

Nous verrons qui de deux emporte la balance ,

Ou de ton artifice , ou de ma vigilance.

Je ne te parle plus ici de repentir ,

Je parle de supplice & veux t'en avertir

Avec les assassins sur qui tu te reposes ;

Viens t'asseoir au Sénat , ou suis moi , si tu l'oses.

SCENE VI.

CATILINA , CETHEGUS , LENTULUS.

CETHEGUS.

Faut-il donc succomber sous les puissans efforts

D'un bras habile & prompt qui rompt tous nos ressorts ?

Faut-il qu'à Cicéron le sort nous sacrifie ?

CATILINA.

Jusqu'au dernier moment ma fureur le défie.

Eij

C'est un homme allarmé que son trouble conduit ,
 Qui cherche à tout apprendre , & qui n'est pas instruit ;
 Nos amis arrêtés vont accroître ses peines ,
 Ils sauront l'éblouir de clartés incertaines ;
 Dans ce billet fatal César est accusé ,
 Le Sénat en tumulte est déjà divisé ,
 Mallius & l'armée aux portes vont paroître ,
 Vous m'avez cru perdu ; marchez , & je suis maître.

LENTULUS.

Nonnius du Consul éclaircit les soupçons.

CATILINA.

Il ne le verra pas , c'est moi qui t'en réponds ;
 Marchez , dis-je , au Sénat , parlez en assurance ,
 Et laissez-moi le soin de remplir ma vengeance :
 Allons . . . Où vais-je ?

CETHEGUS.

Eh bien !

CATILINA.

Aurelic ! ah , grands Dieux !

Qu'allez-vous ordonner de ce cœur furieux ?

Eloignez-la surtout : si je la vois paroître ,

Prêt à vous vanger tous , je tremblerai peut-être.

Fin du troisième Acte.



A C T E I V.

Le Théâtre représente le lieu préparé pour le Sénat.

S C E N E P R E M I E R E.

CETHEGUS, LENTULUS, (*Retirés vers le
devant du Théâtre.*)

LENTULUS.

Tous ces Peres de Rome au Sénat appellés,
Incertains de leur sort, & de soupçons troublés,
Ces Monarques tremblans tardent bien à paroître ?

CETHEGUS.

L'Oracle des Romains, ou qui du moins croit l'être ;
Dans d'impuissans travaux sans relâche occupé,
Interroge Septime, & par ses soins trompé,
Il a retardé tout par ses fausses allarmes,
Plût au Ciel que déjà nous eussions pris les armes !

LENTULUS.

Je crains, je l'avoueraï, cet esprit du Sénat,
Ces préjugés sacrés de l'amour de l'Etat,
Cet antique respect & cette idolâtrie,
Qui reveille en tout tems l'amour de la Patrie.

CETHEGUS.

La Patrie est un nom sans force & sans effet ;
On le prononce encor, mais il n'a plus d'objet :
Ce fanatisme usé des siècles héroïques,
Se conserve il est vrai dans des ames Stoïques,
Le reste est sans vigueur & fait des vœux pour nous ;
Cicéron respecté n'a fait que des jaloux,
Caton est sans crédit, César nous favorise,

Défendons-nous ici , Rome sera foudmise.

LENTULUS

Que fait Catilina ? Peut-être qu'il se perd.

CETHEGUS.

Tu le verras bientôt , il nous vange , il nous sert.

LENTULUS

Cependant Nonnius que lui-même il redoute.

CETHEGUS.

Ami , ne poursuis pas , Caton approche : écoute.

S C E N E I I .

CATON *entre au Sénat avec* LUCULLUS, CRASSUS,
FAVONIUS, CLODIUS, MURENA, CESAR,
CATULUS, MARCELLUS, &c.

CATON , *en regardant les deux Conjurés.*

Lucullus, je me trompe, ou ces deux Confidens
S'occupent en secret de soins trop importants ;
Le crime est sur leur front qu'irrite ma présence,
Déjà la trahison marche avec arrogance ;
Se Sénat qui la voit cherche à dissimuler ,
Le Démon de Sylla semble nous aveugler ;
L'ame de ce Tyran dans le Sénat respire.

CETHEGUS.

Je vous entends assez : Caton qu'osez-vous dire ?

CATON , *en s'assoyant , pendant que les autres
prennent place.*

Que les Dieux du Sénat, les Dieux de Scipion ,
Qui contre toi peut-être ont inspiré Caton ,
Permettent quelquefois les attentats des traîtres ,
Qu'ils ont à des tyrans asservi nos Ancêtres ;
Mais qu'ils ne mettent pas en de pareilles mains
La maîtresse du monde , & le sort des humains.
J'ose encor ajouter que son puissant génie ,
Qui n'a pû qu'une fois souffrir la tyrannie ,

Pourra dans Céthegus & dans Catilina.
Punir tous les forfaits qu'il permit à Sylla.

CESAR.

Caton que faites-vous ? & quel affreux langage !
Toujours votre vertu s'explique avec outrage.
Vous revoltez les cœurs au lieu de les gagner.

*César s'assied & laisse une place vuide entre Caton
& lui.*

CATON à César.

Sur les cœurs corrompus vous cherchez à regner.
Pour les Séditieux, César toujours facile,
Conserve en nos périls un courage tranquille.

CESAR.

Caton, il faut agir dans les jours de combats :
Je suis tranquille ici, ne vous en plaignez pas.

CATON.

Je plains Rome, César, & je la vois trahie :
O Ciel ! pourquoi faut-il qu'aux climats de l'Asie,
Pompée en ces périls soit encor arrêté !

CESAR.

Quand César est pour vous, Pompée est regretté.

CATON.

L'amour de la Patrie anime ce grand homme.

CESAR.

Je lui dispute tout, jusqu'à l'amour de Rome.

SCENE III.

LES MESMES ACTEURS.

CICERON arrivant avec précipitation.

AH ! dans quels vains débats perdez-vous ces instans ?
Quand Rome à son secours appelle ses enfans,
Qu'elle vous tend les bras, & que ses sept collines
Se couvrent à vos yeux de meurtre & de ruines,
Qu'on a déjà donné le signal des fureurs,

40 R O M E S A U V É E ,
Qu'on a déjà versé le sang des Sénateurs.

CATON.

O Ciel ! que dites-vous ?

CICERON.

J'avois d'un pas rapide
Guidé des Chevaliers la Cohorte intrépide,
Assuré des secours aux postes menacés,
Armé les Citoyens avec ordre placés ;
J'interrogeois chez moi ceux qu'en ce trouble extrême
Aux yeux de Céthégus j'avois surpris moi-même ;
Nonnius , mon ami , ce Vieillard généreux ,
Cet homme incorruptible , en ces tems malheureux ,
Pour sauver Rome & vous arrive de Preneste ,
Il venoit m'éclaircir dans ce trouble funeste ,
M'apprendre jusqu'au nom de tous les Conjurés ,
Lorsque de notre sang deux monstres altérés
A coups précipités frappent ce cœur fidèle ,
Et font périr en lui tout le fruit de son zèle :
J'ai saisi l'un des deux , qui le fer à la main ,
Egaré , furieux , se frayoit un chemin :
Je l'ai mis dans les fers , & j'ai sçu que ce traître
Avoit Catilina pour complice & pour maître.

S C E N E I V.

Les Acteurs précédens.

CATILINA , entre César & Caton , auprès de
Céthégus.

Oui , Sénat , j'ai tout fait ; & vous voyez la main
Qui de votre ennemi vient de percer le sein.
Oui , c'est Catilina qui vange la Patrie ,
C'est moi qui d'un perfide ai terminé la vie.

CICERON.

Toi , fourbe ? toi , barbare ?

CATON.

Oses-tu te vanter ?

CESAR.

TRAGÉDIE.

41

CESAR.

Nous pouvons le punir , mais il faut l'écouter.

CETHEGUS.

Parle , Catilina , parle : force au silence

De tous tes ennemis l'audace & l'éloquence.

CICERON.

Romains , où sommes-nous ?

CATILINA.

Dans des tems de malheur ,

Dans la guerre civile , au milieu de l'horreur ,

Parmi l'embrasement qui menace le monde ,

Parmi des ennemis qu'il faut que je confonde.

Les neveux de Sylla séduits par ce grand nom

Ont osé de Sylla montrer l'ambition ;

J'ai vû la liberté dans les cœurs expirante ,

Le Sénat divisé , Rome dans l'épouvante ,

Le désordre en tous lieux , & surtout Cicéron ,

Sémant ici la crainte , ainsi que le soupçon ;

Peut-être il plaint les maux dont Rome est affligée ,

Il vous parle pour elle , & moi je l'ai vangée :

Par un coup effrayant je lui prouve aujourd'hui

Que Rome & le Sénat me sont plus chers qu'à lui.

Sçachez que Nonnius étoit l'ame invisible

L'esprit qui gouvernoit ce grand coup si terrible ,

Ce corps de Conjurés qui des monts Appenins

S'étend jusqu'ou finit le pouvoir des Romains ;

Les momens étoient chers , & les périls extrêmes ,

Je l'ai sçû , j'ai sauvé l'Etat , Rome , & vous mêmes.

Ainsi par un Soldat fut puni Spturius :

Ainsi les Scipions ont immolé Graccus.

Qui m'osera punir d'un si juste homicide ?

Qui de vous peut encor m'accuser ?

CICERON.

Moi , perfide !

Moi , qu'un Catilina se vante de sauver.

Moi , qui connoîs ton crime , & qui va le prouver.

Que ces deux Affranchis viennent se faire entendre ?

Sénat , voici la main qui mettoit tout en cendre.

F

42 R O M E S A U V É E ,

Sur un Pere de Rome il a porté ses coups,
 Et vous souffrez qu'il parle , & qu'il s'en vante à vous ?
 Vous souffrez qu'il vous trompe alors qu'il vous opprime ?
 Qu'il fasse insolemment des vertus de son crime ?

CATILINA.

Et vous souffrez , Romains , que mon Accusateur
 Des meilleurs Citoyens soit le persécuteur.
 Apprenez des secrets que le Consul ignore ,
 Et profitez-en tous , s'il en est tems encore ;
 Sçachez qu'en son Palais , & presque sous ces lieux ,
 Nonnius enfermoit l'amas prodigieux
 De machines , de traits , de lances & d'épées
 Que dans des flots de sang Rome doit voir trempées.
 Si Rome existe encor , amis si vous vivez ,
 C'est moi , c'est mon audace , à qui vous le devez ;
 Pour prix de ce bienfait approuvez mes allarmes ,
 Sénateurs , ordonnez qu'on saisisse ces armes.

CICERON *aux Licteurs.*

Courez chez Nonnius ; allez , & qu'à nos yeux
 On amène sa fille en ces augustes lieux.
 Tu trembles à ce nom.

CATILINA.

Moi , trembler. Je méprise
 Cette ressource indigne où ta haine s'épuise.
 Sénat , le péril presse , & vous délibérez ;
 Parlez , sur ma conduite êtes-vous éclairés :

CICERON.

Où , je le suis , Romains , je le suis sur son crime :
 Qui de vous peut penser qu'un Vieillard magnanime
 Ait formé de si loin ce redoutable amas ,
 Ce dépôt des forfaits & des assassinats ?
 Dans ta propre maison ta rage industrieuse
 Craignoit de mes regards la lumiere odieuse ,
 De Nonnius trompé tu choisiss le Palais ,
 Et ton noir artifice y cacha tes forfaits.
 Peut-être as-tu séduit sa malheureuse fille !
 Ah ! cruel , ce n'est pas la premiere famille
 Où tu portas le trouble , & le crime & la mort.

Tu traites Rome ainsi, c'est donc là notre sort ?

Aux Sénateurs.

Fermerez-vous les yeux aux bords des précipices ?

Si vous ne vous vangez, vous êtes ses complices.

Rome ou Catilina doit périr aujourd'hui :

Vous n'avez qu'un moment : jugez entre elle & lui.

CESAR.

Il nous faut une preuve. On n'a que des allarmes ;

Si l'on trouve en effet ces parricides armes,

Et si de Nonnius le crime est avéré,

Catilina nous sert & doit être honoré.

(à Catilina.)

Tu me connois, en tout je tiendrai ma parole.

CICERON.

O Rome ! ô ma Patrie ! ô Dieux du Capitole !

Ainsi d'un Scélerat un Héros est l'appui.

Agissez-vous pour vous, en lui parlant pour lui,

César, vous m'entendez : & Rome trop à plaindre

N'aura donc désormais que ses enfans à craindre !

CLODIUS.

Rome est en sureté : César est Citoyen ;

Qui peut avoir ici d'autre avis que le sien ?

CICERON.

Clodius achevez : que votre main seconde

La main qui prépara la ruine du monde :

C'en est trop, je ne vois dans ces murs menacés

Que Conjurés ardents, & Citoyens glacés,

Catilina l'emporte, il jouit de ses crimes,

Il vous voit, vous menace, & marque ses victimes ;

Et lorsque je m'oppose à tant d'énormités,

César parle de droits & de formalités :

La moitié du Sénat de son parti se range,

Aucun ne veut souffrir que Cicéron le vange ;

Nonnius par ce traître est mort assassiné,

N'avons-nous pas sur lui le droit qu'il s'est donné ?

Le devoir le plus saint, la loi la plus chérie

Est d'oublier la loi pour servir la Patrie :

Mais vous n'en avez plus.

SCENE V.

LE SENAT, AURELIE, CATILINA.

AURELIE.

O Vous, sacrés Vengeurs,
 Demi-Dieux sur la terre & mes seuls Protecteurs,
 Consul, auguste appui, qu'implore l'innocence,
 Mon pere par ma voix vous demande vengeance :
 J'ai retiré ce fer enfoncé dans son flanc,
 Mes pleurs mouillent vos pieds arrosés de son sang :
 Secourez-moi, vangez ce sang qui fume encore,
 Sur l'infâme assassins que ma douleur ignore.

CICERON *montrant Catilina.*

Le voici.

AURELIE.

Dieux !

CICERON.

C'est lui, lui qui l'assassina,

Qui s'en ose vanter.

AURELIE.

O Ciel ! Catilina.

L'ai-je bien entendu ? Quoi ! monstre sanguinaire,
 Quoi ! c'est toi ? c'est ta main qui massacra mon pere ?

CATILINA.

Aurelie.... il est vrai.... qu'un horrible devoir
 M'a forcé respecté mon cœur, mon désespoir :
 Songez qu'un nœud plus saint & plus inviolable.

SCENE VI.

LE SENAT, AURELIE, CATILINA,

LE CHEF *des Licteurs.*

LE CHEF.

Seigneur, on a saisi ce dépôt formidable,

CICERON.

Chez Nonnius?

LE CHEF.

Chez lui. Ceux qui sont arrêtés
N'accusent que lui seul de tant d'iniquités.

AURELIE.

O comble de la rage & de la calomnie!
On lui donne la mort, on veut flétrir sa vie,
Le cruel dont la main porta sur lui les coups.

CICERON.

Achez.

AURELIE.

Dieux vengeurs, où me réduisez-vous?

CICERON.

Parlez, la vérité dans son jour doit paroître;
Vous gardez le silence à l'aspect de ce traître.
Nous baïffez devant lui vos yeux intimidés;
Il frémit devant vous.... Achez.... répondez.

AURELIE.

Ah! je vous ai trahis, c'est moi qui suis coupable....

CATILINA.

Non, vous ne l'êtes point....

AURELIE.

Va, monstre impitoyable,

Va, ta pitié m'outrage, elle me fait horreur.
Dieux! j'ai trop tard connu ma détestable erreur.
Sénat, j'ai vu le crime & j'ai vu les complices;
Je demandois vengeance, il me faut des supplices;
Ce jour menace Rome & Vous & l'Univers,
Ma faiblesse a tout fait, & c'est moi qui vous perds.
Traître, qui m'as conduite à travers tant d'abîmes,
Tu forcas ma tendresse à servir tous tes crimes.
Périsse, ainsi que moi, le jour, l'horrible jour,
Où ta rage a trompé mon innocent amour,
Ce jour où malgré moi sécondant ta furie,
Fidèle à tes secrets, perfide à ma Patrie,
Conduisant Nonnius à cet affreux trépas,
Et pour mieux l'égorger le pressant dans mes bras.

J'ai présenté sa tête à ta main meurtrière.
Murs sacrés ! Dieux vangeurs ! Sénat ! manes d'un père !
Romains , voilà l'époux dont j'ai suivi la loi,
Voilà votre ennemi Perfide imite moi.

(*Elle se frappe.*)

CATILINA.

Où suis-je ? malheureux !

CATON.

O jour épouvantable !

CICERON.

Jour trop digne en effet d'un siècle si coupable.

AURELIE.

Je devois.... un billet remis entre vos mains,
Consul.... de tous côtés, je vois vos assassins.
Je me meurs....

CICERON.

S'il se peut qu'on la secoure. Aufide,
Qu'on cherche cet écrit. En est-ce assez, perfide ?
Sénateurs, vous tremblez, vous ne vous joignez pas
Pour vanger tant de sang & tant d'assassinats ?
Il vous impose encor. Vous laissez impunie
La mort de Nonnius & celle d'Aurelie ?

CATILINA.

Va, toi-même as tout fait ; c'est ton inimitié
Qui me rend dans ma rage un objet de pitié,
Toi dont l'ambition de la mienne rivale,
Dont la fortune heureuse, à mes destins fatale,
M'entraîna dans l'abîme où tu me vois plongé,
Tu causas mes fureurs ; mes fureurs t'ont vengé.
J'ai haï ton génie & Rome qui t'adore ;
J'ai voulu ta ruine , & je la veux encore :
Je vangerai sur toi tout ce que j'ai perdu ;
Ton sang paiera ce sang à tes yeux répandu.
Meurs en craignant la mort ; meurs de la mort d'un traître,
D'un esclave échappé que fait punir son maître ;
Que tes membres sanglans dans la tribune épars,
Des inconstans Romains repaissent les regards :
Voilà ce qu'en partant ma douleur & ma rage

Dans ces lieux abhorrés te laissent pour présage ;
C'est le sort qui t'attend , & qui va s'accomplir ;
C'est l'espoir qui me reste , & je cours le remplir.

CICERON.

Qu'on saisisse ce traître ?

CETHEGUS.

En as-tu la puissance ?

LENTULUS.

Oses-tu prononcer quand le Sénat balance ?

CICERON.

Eh bien , choisissez donc , Vainqueurs de l'Univers ,
De commander au monde ou de porter des fers.
O grandeur des Romains ! O majesté flétrie !
Sur le bord du tombeau reveille toi Patrie ;
Lucullus , Murena , César même , écoutez ;
Rome demande un Chef en ces calamités.
Gardons l'égalité pour des tems plus tranquilles ,
Les Gaulois font dans Rome , il vous faut des Camilles ,
Il faut un Dictateur , un vengeur , un appui ;
Qu'on nomme le plus digne , & je marche sous lui.

SCENE VII.

LE SENAT, LE CHEF *des Licteurs.*

LE CHEF.

S Eigneur , en secourant la mourante Aurelie ,
Que nos soins vainement rappelloient à la vie ,
J'ai trouvé ce billet par son pere adressé.

CICERON.

Quoi ! d'un danger plus grand l'Etat est menace ?
César qui nous trahit veut surprendre Preneste :
Vous César , vous trempiez dans ce complot funeste ?
Lisez , mettez le comble à des malheurs si grands ;
Parlez , êtes-vous fait pour servir des tyrans ?

CESAR.

J'ai lû : je suis Romain , notre perte s'annonce :
Le danger croit , j'y vole , & voilà ma réponse.

CATON.

Sa réponse est douteuse, il est trop leur appui.

CICERON.

Vous, si les derniers cris d'Aurelie expirante,
 Ceux du monde ébranlé, ceux de Rome sanglante,
 Ont reveillé dans vous l'esprit de vos ayeux,
 Courez au Capitole & défendez vos Dieux.
 Du fier Catilina soutenez les approches,
 Je ne vous ferai point d'inutiles reproches
 D'avoir pu balancer entre ce monstre & moi.
 Vous Sénateurs blanchis dans l'amour de la loi,
 Nommez un Chef enfin pour n'avoir point de maîtres;
 Amis de la vertu, séparez-vous des traîtres:
 Point d'esprit de parti, de sentimens jaloux,
 C'est par là que Sylla regna jadis sur nous.
 Je vôle en tous les lieux où vos dangers m'appellent,
 Où de l'embrasement les flammes étincellent;
 Dieux, fécondes ma voix, mon courage & mon bras,
 Et sauvez les Romains, fussent-ils être ingrats.

Fin du quatrième Acte.



A C T E V.

S C E N E P R E M I E R E.

CICERON, LICTEURS, LENTULUS
 & CETHEGUS *enchaînés.*

CICERON *aux Soldats.*

Allez de tous côtés, poursuivez ces pervers,
 Et qu'en ce moment même on les charge de fers.
 Sénat, tu m'as remis les rênes de l'Empire,
 Je les tiens pour un jour, ce jour peut me suffire :

Je

Je vangerai l'État, je vangerai la loi,
 Sénat tu seras libre & même malgré toi.
 Rome, reçoisici tes premiers sacrifices.
 Vous, de Carilina destables complices,
 Dont la rage en mon sein bruloit de s'affouvir,
 D'autant plus criminels que vous vouliez servir;
 Qu'étant nés dans le rang des maîtres de la terre,
 Vos odieuses mains dans cette infâme guerre
 Ne verseroient notre sang que pour mieux cimenter
 Le trône où votre égal étoit prêt de monter;
 Traîtres, il n'est plus tems de tromper ma justice:
 Licteurs, vangez les loix; qu'on les traîne au supplice.

LENTULUS.

Va, le trépas n'est rien; le recevoir de toi,
 Voilà le seul affront qui réjaillit sur moi:
 Mais tremble en le donnant; tremble de rendre compte
 Du sang Patricien que tu couvres de honte:
 Tu pourras payer cher l'orgueil de le verser,
 Et c'est ton propre arrêt que j'entends prononcer.

CETHEGUS.

Tu crois notre entreprise à tes yeux découverte,
 Tu ne la connois pas; elle assure ta perte.
 Tant de braves Romains ouvertement armés,
 Pour deux hommes de moins ne sont point allarmés.
 Crois-moi, de tels desseins, des coups si redoutables,
 Dont le moindre eût suffi pour perdre tes semblables,
 Conservent quelque force & peuvent t'arrêter.
 Souverain d'un moment, tu peux en profiter.
 Hâte toi, Ciceron, Catilina nous vange;
 Notre sort va finir, mais déjà le tien change.

CICERON.

Oui, traîtres, le destin peut être encor douteux;
 Mais sans en être intruits vous périrez tous deux.

On les emmène.

SCENE I I.

CICERON, CATON, *une partie des Sénateurs.*CATON *aux Sénateurs.*

C Effez de murmurer , remerciez un pere.
(*à Cicéron.*)

Triomphe des ingrats , Rome ici te défère
Les noms , les noms sacrés de Pere & de Vangeur ,
Et l'envie à tes pieds t'admire avec terreur.

CICERON.

Romains , j'aime la gloire , & ne veux point m'en taire ;
Des travaux des humains c'est le digne salaire.
Sénat , en vous servant , il la faut acheter ;
Qui n'ose la vouloir , n'ose la mériter.
Si j'applique à vos maux une main salutaire ,
Ce que j'ai fait est peu ; voyons ce qu'il faut faire.
Le sang couloit dans Rome : Ennemis , Citoyens ,
Gladiateurs , Soldats , Chevaliers , Plébeyens ,
Etaient à mes yeux la déplorable image ,
Et d'une Ville en cendre , & d'un champ de carnage ;
La flamme en s'élevant de cent toits dévorés ,
Dans l'horreur du combat guidoit les Conjurés ;
Céthégus , Lentulus avançaient à leur tête :
Ma main les a saisis , leur juste mort est prête.
Mais quand j'étouffe l'hidre , il renaît en cent lieux ;
Il faut fendre par-tout les flots des factieux :
Tantôt Catilina , tantôt Rome l'emporte ;
Il marche au Quirinal , il s'avance à la porte ,
Et là , sur des amas de mourans & de morts ,
Ayant fait à mes yeux d'incroyables efforts ,
Il se fraye un passage , il vole à son armée ;
J'ai peine à rassurer Rome entiere allarmée.
Antoine , qui s'opose au fier Catilina ,
Et tous ces Vétérans aguerris sous Sylla ,

Antoine , que poursuit notre mauvais génie ,
 Par un coup imprévu voit sa force affoiblie ;
 Et son corps accablé , désormais sans vigueur ,
 Sert mal en ce moment les soins de son grand cœur ;
 Pétréjus étonné , vainement le seconde ;
 Ainsi de tous côtés la maîtresse du monde
 Assiégée au-dehors , embrasée au-dedans ,
 Est cent fois en un jour à ses derniers momens.

CATON.

Que fait César ?

CICERON.

Il a dans ce jour mémorable
 Déployé , je l'avoue , un courage indomptable ;
 Mais Rome exigeoit plus d'un cœur tel que le sien ;
 Il n'est pas criminel , il n'est pas Citoyen.
 Je l'ai vû dissiper les plus hardis Rébelles ;
 Mais bien-tôt ménageant des Romains infidèles ,
 Il s'efforçoit de plaire aux esprits égarés ,
 Aux Peuples , aux Soldats , & même aux Conjurés ;
 Dans le péril horrible où Rome étoit en proye ,
 Son front laissoit briller une secrète joye ;
 Sa voix d'un peuple entier sollicitant l'amour ,
 Sembloit inviter Rome à le servir un jour ;
 D'un trop coupable sang sa main étoit avare.

CATON.

Je vois avec horreur tout ce qu'il nous prépare ;
 Je le redis encore , & veux le publier ,
 De César en tout tems il faut se défier.

SCÈNE III.

LE SENAT, CESAR.

CESAR.

EH bien , dans le Sénat trop prêt à se détruire,
 La vertu de Caton cherche encore à me nuire ?

De quoi m'accuse-t'il ?

CATON.

D'aimer Catilina,
De l'avoir protégé lorsqu'on le soupçonna,
De ménager pour lui ceux qu'on pouvoit abattre,
De leur avoir parlé lorsqu'il falloit combattre.

CESAR.

Un tel sang n'est pas fait pour teindre mes lauriers ;
Je parle aux Citoyens, je combats les Guerriers.

CATON.

Mais tous ces Conjurés, ce peuple de coupables,
Que font-ils à tes yeux ?

CESAR.

Des mortels méprisables.

A ma voix, à mes coups ils n'ont pû résister ;
Qui se foumet à moi, n'a rien à redouter :
C'est maintenant qu'on donne un combat véritable ;
Des Soldats de Sylla l'élite redoutable
Est sous un Chef habile, & qui sçait se vanger ;
Voici le vrai moment où Rome est en danger ;
Pétréjus est blessé, Catilina s'avance,
Le Soldat sous ces murs est à peine en défense,
Les guerriers de Sylla font trembler les Romains :
Qu'ordonnez-vous, Consul, & quels sont vos desseins ?

CICERON.

Les voici : que le ciel m'entende & les couronne.
Vous avez mérité que Rome vous soupçonne ;
Je veux laver l'affront dont vous êtes chargé ;
Je veux qu'avec l'Etat votre honneur soit vangé.
Au salut des Romains je vous crois nécessaire :
Je vous connois ; je sçais ce que vous pouvez faire ;
Je sçais quels intérêts vous peuvent éblouir ;
César veut commander, mais il ne peut trahir.
Vous êtes dangereux, vous êtes magnanime ;
En me plaignant de vous, je vous dois mon estime ;
Partez, justifiez l'honneur que je vous fais ;
Le monde entier sur vous a les yeux déformés.
Secondez Pétréjus ; & délivrez l'Empire ;

Méritez que Caton vous aime & vous admire ;
 Dans l'art des Scipions vous n'avez qu'un rival ;
 Nous avons des guerriers, il faut un Général ;
 Vous l'êtes ; c'est sur vous que mon espoir se fonde ;
 César , entre vos mains je mets le sort du monde.

CESAR.

Cicéron à César a dû se confier.

Je vais mourir, Seigneur , ou vous justifier.

CATON.

De son ambition vous allumez les flammes.

CICERON.

Va , c'est ainsi qu'on traite avec les grandes ames.

Je l'enchaîne à l'Etat en me fiant à lui ;

Ma générosité le rendra mon appui.

Apprends à distinguer l'ambitieux du traître ;

S'il n'est pas vertueux , ma voix le force à l'être ;

Un courage indompté , dans le cœur des mortels

Fait ou les grands héros, ou les grands criminels ;

Qui du crime à la terre a donné des exemples ,

S'il eût aimé la gloire , eût mérité des temples ;

Catiline lui-même, à tant d'horreur instruit,

Eût été Scipion, si je l'avois conduit.

Je réponds de César, il est l'appui de Rome ;

J'y vois plus d'un Sylla, mais j'y vois un grand homme.

Au Chef des Licteurs qui entre.

Eh bien, les Conjurés ?

LE CHEF.

Seigneur , ils sont punis ;

Mais leur sang a produit de nouveaux ennemis ;

C'est le feu de l'Etna qui couvoit sous la cendre ;

Un tremblement de plus, va par-tout le répandre ,

Et si de Pétréjus le succès est douteux ,

Ces murs sont embrasés, vous tombez avec eux.

Un nouvel Annibal nous assiège & nous presse ;

D'autant plus redoutable en sa cruelle adresse ,

Que jusqu'au sein de Rome & parmi ses enfans ,

En creusant vos tombeaux, il a des partisans.

On parle en sa faveur dans Rome qu'il ruine ;

Il l'attaque au dehors , au dedans il domine :
 Tout son génie y regne , & cent coupables voix
 s'élevent contre vous & condamnent vos loix.
 Les plaintes des ingrats & les clameurs des traîtres
 Reclament contre vous les droits de nos Ancêtres ;
 Redemandent le sang répandu par vos mains ;
 On parle de punir le vangeur des Romains.

CLODIUS.

Vos égaux après tout , que vous deviez entendre ,
 Par vous seul condamnés , n'ayant pu se défendre ,
 Semblent autoriser.

CICERON.

Clodius , arrêtez ,

Renfermez votre envie & vos témérités ;
 Ma puissance absolue est de peu de durée ,
 Mais tant qu'elle subsiste elle sera sauvée :
 Vous aurez tout le tems de me persécuter ;
 Mais quand le péril dure il faut me respecter.
 Je connois l'inconstance aux humains ordinaire ,
 J'attends sans m'ébranler les retours du vulgaire.
 Scipion accusé sur des prétextes vains ,
 Remercia les Dieux & quitta les Romains ;
 Je puis en quelque chose imiter ce grand homme ,
 Je rendrai grace au Ciel & resterai dans Rome ;
 A l'Etat malgré vous j'ai consacré mes jours ,
 Et toujours envié , je servirai toujours.

CATON.

Permettez que dans Rome encor je me présente ,
 Que j'aie intimider une foule insolente ,
 Que je vole au rempart , que du moins mon aspect
 Contienne encor César qui m'est toujours suspect ;
 Et si dans ce grand jour la fortune contraire

CICERON.

Caton , votre présence est ici nécessaire ;
 Mes ordres sont donnés , César est au combat ;
 Caton de la vertu doit l'exemple au Sénat ,
 Il en doit soutenir la grandeur expirante :
 Restez ; je vois César , & Rome est triomphante.
 César , c'est donc par vous que l'Etat soutenu....

SCÈNE DERNIÈRE.

LE SENAT, CESAR, CATON, CICERON.

CESAR.

J'E l'ai servi, peut-être : & vous n'avez connu.
 Pétrejus est couvert d'une immortelle gloire ;
 Le courage & l'adresse ont fixé la victoire ;
 Nous n'avons combattu sous ce sacré rempart,
 Que pour ne rien laisser au pouvoir du hazard,
 Que pour mieux enflammer des ames héroïques,
 A l'aspect imposant de leurs Dieux domestiques :
 Metellus, Murena, les braves Scipions,
 Ont soutenu le poids de leurs augustes noms.
 Ils ont aux yeux de Rome étalé le courage
 Qui subjuga l'Asie, & détruisit Carthage ;
 Tous sont de la Patrie & l'honneur & l'appui.
 Permettez que César ne parle point de lui.
 Les Soldats de Sylla, renversés sur la terre,
 Semblent braver la mort & défier la guerre ;
 De tant de Nations, ces tristes Conquérans,
 Ménacent Rome encor de leurs yeux expirans :
 Si de pareils Guerriers la valeur nous seconde,
 Nous mettrons sous nos loix ce qui reste du monde ;
 Mais il est, grace au Ciel, encor de plus grands cœurs ;
 Des héros plus choisis, & ce sont leurs vainqueurs :
 Catilina terrible au milieu du carnage,
 Entouré d'ennemis immolés à sa rage,
 Sanglant, couvert de traits, & combattant toujours,
 Dans nos rangs éclaircis a terminé ses jours.
 Sur des morts entassés l'effroi de Rome expire ;
 Romain je le condamne, & Soldat je l'admire :
 J'aimai Catilina ; mais vous voyez mon cœur,
 Jugez si l'amitié l'emporte sur l'honneur.

CICERON.

Tu n'as pas démenti mes vœux & mon estime ;

Va, conserve à jamais cet esprit magnanime ;
Que Rome admire en toi son éternel soutien.
Sois toujours un héros, sois plus, sois Citoyen.
Dieux ! ne corrompés pas cette ame généreuse,
Et que tant de vertu ne soit pas dangereuse.

FIN.

